

## NOTE D'INTENTION

### *Un père étranger*, Eduardo Berti

Ce n'est pas un hasard si Joseph Conrad est un des personnages centraux d'*Un père étranger* et si parmi mes artistes préférés il y a des écrivains comme Nabokov, Flaubert ou Perec, des réalisateurs comme Orson Welles et des musiciens comme les Beatles, David Bowie ou Caetano Veloso. Au-delà du génie qu'ils partagent, il y a une autre caractéristique qui m'a toujours interpellé et ébloui : leur capacité et leur goût pour le changement. Je m'identifie aux artistes qui essaient de construire un univers tout en essayant de se réinventer à chaque pas. Si j'ai une tendance à faire très modestement pareil, c'est peut-être par admiration pour eux, mais surtout parce que j'ai du mal à écrire un livre que j'ai l'impression d'avoir déjà écrit. Le sentiment de répétition m'empêche de continuer, me paralyse.

Je ne crois pas aux genres. Je veux dire : je n'aime pas trop, en tant que lecteur, les genres purs. J'aime bien le mélange ou le renouvellement des genres. Je ne pense pas, donc, qu'on puisse dire que je change de "genre" de livre en livre. En revanche, les formes, les structures et les stratégies narratives m'intéressent énormément, depuis bien avant ma cooptation à l'Oulipo, qui a une grande passion pour tout cela. J'ai voulu explorer, livre après livre, le "potentiel" des formes (roman, nouvelle, micronouvelle, aphorisme, catalogue d'inventions, journal de voyage, faux journal intime, roman-reportage...), et j'ai voulu aussi changer d'époque, de pays, de point de vue, etc. Je résiste à cette idée qu'un écrivain doit "représenter" son pays ou son époque. Ou un "style" unique.

J'ai écrit un roman qui se déroule dans une ville imaginaire au Portugal au début du XX<sup>e</sup> siècle (*Le Désordre électrique*), un autre roman qui se déroule en Angleterre au début du XIX<sup>e</sup> siècle (*Madame Wakefield*) et même un "roman chinois" (*Le Pays imaginé*) dont la narratrice est une femme issue d'un petit village en Chine. J'ai écrit un roman dans lequel le narrateur est "pluriel" (un "nous" de trois frères, dont on ne sait pas lequel des trois parle... un peu comme les deux Goncourt) et aussi un "roman éclaté" en français dans lequel chaque "minichapitre" a un narrateur différent.

Mais il y avait quelque chose que je n'avais jamais fait, probablement par pudeur : un livre à “ma” première personne, qu'on pourrait qualifier d'autobiographique, même si cette autobiographie, qui est avant tout un roman, ne néglige pas les éléments de fiction et se mélange avec un épisode de la vie de Joseph Conrad et de sa famille.

Juan Casamayor (un de mes éditeurs en Espagne et aussi un grand ami) dit que je suis un “écrivain caméléon” et que cette qualité se peaufine dans le fait que je suis publié chez beaucoup d'éditeurs en langue espagnole<sup>1</sup>. J'aime ces changements, aussi. On ne retrouve pas toujours les mêmes lecteurs et, en plus, je crois que tous les livres ne sont pas faits pour un même éditeur.

Malgré ma volonté de changer et de ne pas écrire systématiquement sur moi, je constate deux choses, peut-être évidentes : la première, les lecteurs ont le talent de trouver des points communs entre les livres les plus divers ; la deuxième, j'ai fatalement parlé de moi, même quand je croyais m'être lancé dans l'invention la plus absolue.

Deux mots qui semblent en principe antonymiques (familier/étrange) se combinent au cœur d'*Un père étranger*. J'ai eu un père qui était un mystère, qui cachait des informations sur son passé, qui était différent des autres parce que étranger, etc. De cette tension est né ce roman.

Toutefois, la genèse d'*Un père étranger* est plus complexe encore. J'avais commencé à écrire un texte (un court roman ou une longue nouvelle... je n'étais pas sûr) qui racontait un épisode de la vie de Conrad. Soudain, j'ai fait une chose qui n'est pas trop conseillée dans les “manuels” : j'ai interrompu l'écriture pour me demander pourquoi, oui, vraiment pourquoi j'étais en train d'écrire tout cela. Qu'est-ce qui me fascinait tellement de cette anecdote de la vie de Conrad ? J'ai vite compris que la situation de base était celle de ma famille : un père étranger mariée à une femme autochtone et beaucoup plus jeune ; un couple avec un fils unique (seul fils pour l'instant, dans le cas de Borys Conrad) ; un père étranger qui parle avec un fort accent et qui s'est réinventé dans cette autre terre et dans cette autre langue... Tout d'un coup, un mur s'est effondré et j'ai commencé à écrire ce roman sur mon père que je voulais écrire depuis longtemps, que je “savais” que j'écrirais un jour,

---

<sup>1</sup> D'ailleurs, Eduardo Berti est un des très rares écrivains qui a été publié en Espagne par Tusquets et Anagrama, les deux grandes maisons d'édition des dernières décennies qui n'ont pas l'habitude de “partager” les auteurs. (Note de l'éditeur)

mais que je continuais à repousser, à sublimer ou à “travestir” par le biais d’autres livres.

Il y a des fils tressés dans *Un père étranger*. (Fils dans un roman de filiation et paternité, oui...) Et chaque fil, évidemment, suit une histoire : l’histoire de mon père et moi, l’histoire de l’arrivée de mon père en Argentine, l’histoire de mon départ d’Argentine, l’histoire de la “première vie” de Conrad (le Polonais), l’histoire de la deuxième vie de Conrad (le marin qui découvre la mer à Marseille), l’histoire de la “troisième vie” de Conrad (l’écrivain anglais), l’histoire de famille de Conrad avec Jessie et son fils, l’histoire du lecteur fou qui veut tuer Conrad, etc.

Parmi ces fils, je dois ajouter non seulement l’histoire du roman que mon père a essayé d’écrire, mais aussi une “histoire” issue de ce roman et que j’ai voulu insérer dans *Un père étranger*.

Après la mort de mon père, j’ai découvert chez lui, dans une armoire, un ensemble de cahiers écrits à la main. Ils contenaient un livre inachevé, sa seule tentative de faire un roman. Des pages écrites en espagnol (oui... comme Conrad, il avait changé de langue afin de se lancer dans la littérature !) que j’ai décidé de modifier légèrement dans mon roman. Un peu pour des raisons esthétiques, si j’ose dire, mais surtout parce que j’aimais bien l’idée d’écrire avec mon père une partie du livre qui parle de lui. Il est devenu, donc, non seulement le personnage et l’âme de ce roman, mais l’auteur d’une de ses parties. Sauf que le lecteur (le lecteur de ce livre qui mélange vrai et faux), malgré le fait qu’il sait quels sont les chapitres du “roman de mon père”, n’est pas en mesure de dire quels mots ou quelles phrases ont été écrites par lui ou par moi.

Je finis par une anecdote : dans un passage du roman je raconte comment le narrateur a échappé à une escroquerie après qu’il est tombé sur une annonce qui propose un logement à un prix trop bas. J’ai inclus dans le roman un fragment d’une annonce qui avait failli faire de moi aussi la victime d’une arnaque. Quelques mois après la sortie du roman, un lecteur m’a envoyé un message privé. Sa fille venait de trouver un logement à un prix exceptionnellement bas ; mon correspondant (qui venait de finir la lecture de mon roman) regarda l’annonce : il reconnut le texte que j’avais inclus dans *Un père étranger* et conseilla à sa fille de se méfier. Le lecteur me remerciait, comme si mon roman avait des pouvoirs magiques...